Fabien Fernandez

DETROIT

Direction éditoriale : Paola Grieco
Conception graphique : Jeanne Mutrel
Couverture : Tiphaine Rautureau
Maquette et relecture éditoriale : Caroline Merceron
Correction : Maud Bataille

WWW.GULFSTREAM.FR

Couverture : Karina Vegas / Arcangel Images
© Gulf stream éditeur, Nantes, 2017

ISBN : 978-2-35488-475-8

Gulf stream éditeur

Fabien Fernandez

DETROIT

ÉLECTROGÈNE
ROMAN NOIR URBAIN

ETHAN

« *And the sun will set for you*
The sun will set for you »
Linkin Park – *Shadow of the Day*

« Mesdames et messieurs, nous amorçons notre descente vers le Detroit Metropolitan Wayne County Airport. Nous vous invitons à redresser votre siège, attacher votre ceinture et éteindre vos appareils électroniques. La température au sol est de vingt degrés Fahrenheit[1] et nous atteindrons l'aéroport à huit heures et quarante-huit minutes, comme prévu. Nous espérons que vous avez effectué un agréable voyage et vous remercions d'avoir choisi Delta Air Lines. À bientôt sur nos lignes. »

Une pression sur le bouton de l'accoudoir remonte le dossier et une autre sur celui de mon lecteur MP3 coupe la voix de Chester Bennington. J'ai encore le temps de terminer mon *New York Times* datant d'il y a deux mois. Autant lire la fin de cette documentation avant de se jeter à l'eau pour *Newsday*. Car oui, dès demain c'est le grand saut : je publierai mon premier article dans ce journal new-yorkais et je tenterai d'honorer cette carte professionnelle flambant neuve.

[1] Correspond à environ - 6,5 degrés Celsius.

This building is being watched

Stop Halloween Arson – Report suspicious activity – Call 9-1-1

Depuis les années soixante-dix, ce que certains nomment plus au sud la *Mischief Night*[1], est une véritable plaie pour Detroit. La *Devil's Night*[2], plus justement nommée sur place, permettait aux enfants d'effectuer de mauvaises farces. À *Motor City*[3], c'est la bête noire des pompiers à chaque veille d'Halloween.

En 1984, ce n'est pas moins de 810 maisons réduites en cendres en l'espace d'une nuit. Dix ans plus tard, grâce à l'augmentation de patrouilles de police, le nombre tombe sous la barre des 500. À cette même période, Detroit crée la *Angel's Night* : plus de rondes du *Detroit Police Department* et une surveillance de quartier par les communautés. Ce n'est cependant pas facile d'endiguer ce phénomène car les jeunes ne sont pas les seuls à jouer avec le feu. En effet, certains habitants brûlent leur propre habitation dans l'espoir de quitter la ville avec un chèque de leur assurance. Tout cela fait gagner du terrain à la désertification urbaine : des rues entières sont vides, laissant place à la criminalité et à des adolescents perdus.

La jeunesse de Detroit est en péril. La pauvreté la repousse dans ses derniers retranchements. La plupart

[1] Nuit des bêtises. Soirée américaine juste avant Halloween lors de laquelle les enfants font de mauvaises farces.

[2] Nuit du Démon. Terme utilisé pour la *Mischief Night* dans la région du Canada et du Michigan.

[3] Un des nombreux surnoms de la capitale de l'automobile, comme *Motown, Murder City* et *Arsenal of Democracy.*

quittent l'école pour intégrer un gang. Cette même école qui est en pénurie de professeurs et de budget. Alors, que faire lorsqu'un mineur vous explique qu'incendier une maison lors de la *Devil's Night* lui coûte moins cher et lui procure plus de sensations qu'un film au cinéma ?

L'avion tangue. Le bruit des réacteurs s'intensifie. Plusieurs tonnes de métal se battent contre un vent violent et se rapprochent du sol à grande vitesse. Léger vertige. Sensation de rebond, coup de frein puis secousses. Y succèdent les crissements de la gomme sur la piste et enfin l'engin se met à rouler calmement en direction du terminal. À peine sommes-nous arrêtés que les ceintures de sécurité s'ouvrent dans un concert de cliquetis. Les passagers bondissent pour s'emparer de leurs bagages. Puis, une fois terminé le chaos des compartiments, ils s'agglutinent dans l'allée centrale comme s'il y avait un temps limité pour sortir. Alors que tout le monde attend l'ouverture des portes, je plie mon journal avec une bonne idée pour le site de *Newsday* : aborder Motor City par le biais de sa jeunesse. Je suis persuadé qu'il n'y a pas plus représentatif et au moins, j'aurai l'impression de ne pas être venu pour rien. Moi qui voulais une zone de combat, je n'aurais peut-être pas le désert et un casque lourd, mais ça devrait faire l'affaire en termes d'adrénaline. De toute manière, ce sont les vibrations des plus jeunes qui font battre le cœur de Detroit. Et en plus, avec tous ces bâtiments abandonnés, c'est limite un parc d'attraction pour un passionné d'urbex[1] comme moi. J'ai hâte de voir ça autrement qu'à travers de photos sur Internet.

[1] De l'anglais *urban exploration*. Sorte d'archéologie contemporaine des lieux abandonnés pour le simple plaisir de la visite ou la récolte photographique.

DETROIT

Je balance la lanière de mon sac sur l'épaule et quitte l'appareil avec un dernier sourire à la belle hôtesse. J'ai été stupide, j'aurais dû tenter ma chance lorsqu'elle m'a apporté un café une heure plus tôt. Me voilà maintenant seul face à l'immensité des lieux et un froid plus mordant que celui de Long Island. J'arrive dans un gigantesque hall aux courbes souples, calé sous un plafond composé de lignes me rappelant celles des voûtes de Saint-Patrick[1]. Un détour par les tapis roulants et je récupère ma valise avant de filer directement chez le loueur de voitures. Tout va bien, *Newsday* paye tous mes frais. Je crâne avec ma carte de presse devant un type sous-payé qui n'en a rien à faire.

— C'est le journal qui banque, j'avance juste l'argent.

Il continue son monologue machinal, me fait signer un formulaire et me donne la clé du véhicule. J'hérite d'une Ford. Rien d'anormal quand on arrive dans le berceau de la marque automobile.

Plus qu'à rejoindre Motor City.

[1] Cathédrale de *New York City*.

MOTOR CITY

« Quand tout semble être contre vous,
souvenez-vous que l'avion décolle face au vent,
et non avec lui. »
Henry Ford, industriel

Amérique. Michigan. Et moi, Detroit.

À deux pas de géant, une de mes excroissances : le Detroit Metroplitan Airport.

L'homme a toujours eu un ego démesuré. Un jour, il a décidé de voler. Les engrenages de son cerveau ont imaginé l'acier autrement et, dans mes hangars, les mains des ouvriers l'ont manufacturé.

On m'a greffé un aéroport dans les années 1930. Béton, verre et acier ont été amalgamés, empilés, tordus et organisés. Au fil des ans, on y a ajouté des locaux pour la Garde nationale, les pompiers ou encore les services du shérif. Aujourd'hui, voici des pistes allongées et multipliées, des avions faisant des allers et retours réguliers d'un bout à l'autre du pays, en Europe, en Asie. Hommes et femmes foulent par millions ce sol synthétique, parfois pour une simple escale, mais d'autres fois, ces vies se déversent

dans le Michigan. Je contemple, observe, et étudie toutes celles qui viennent jusqu'à moi. De temps à autre, l'une d'elles sort du lot.

Une traînée de particules polluées s'étiole derrière lui.

Je remonte son fil dans l'espace et le temps. Je le piste jusqu'à l'aéroport. Je reconstitue aisément son arrivée. La gomme frotte le tarmac. La passerelle. Il est là, différent ; âme curieuse de mon existence, de mes rouages historiques et sociaux. Ils sont peu nombreux à se pencher sur ma nature profonde, mes graffitis, ma crasse, mes carcasses, mes constructions. Je perçois les vibrations. Pas à pas. Caoutchouc sur le béton. Il emprunte les couloirs, pénètre dans le parking après une courte pause. Il abandonne le contact avec la peinture du sol. Une pédale enfoncée donne vie à sa voiture louée. Ses pneus sont propres et trop gonflés. Stop. Ralentissements à cause de la neige entassée sur les bas-côtés. Accélération dans le labyrinthe goudronné. Le pot d'échappement crache sur la glace grisée. Le véhicule atteint rapidement l'Interstate 94.

Vitesse de croisière sur la bande d'asphalte presque rectiligne. Je rattrape mon retard. Sa Ford roule dans Dearborn. Ma petite sœur voisine aux anciennes racines racistes. Au loin, il distingue la silhouette de l'usine de River Rouge qui se découpe dans le matin : une des dernières chaînes de montage. Malheureusement pour lui, il n'entend pas le chant des machines, la danse des tapis roulants et le tempo des pistons. Embranchement avec la 96 sur la droite. Il tourne le bouton de la radio sur la fréquence de Detroit Sports, écoute les derniers résultats des Tigers et semble déjà comme chez lui. Il continue sur la 75 bercé par Johnny Cash mâchonnant les

mots de *Detroit City*. L'une des nombreuses odes qui m'est dédiée. Il ralentit en vue de cette bonne vieille Central Station.

Un édifice abandonné, visité par des gangs et des photographes atypiques. Vestiges plantés face à des générations qui n'ont jamais vu s'y arrêter un train ou avalé un hot-dog devant un kiosque de son hall principal. Les yeux du conducteur pétillent. Il se faufile de nouveau dans le troupeau d'automobiles et leurs flatulences carbonées. Il pénètre enfin dans le Downtown, centre financier et administratif, cœur encore palpitant de vie, de commerce, de musique et de corruption. Ma propre quintessence urbaine viciée. Une accumulation de la petite et de la grande histoire qui m'a fait naître, du grand incendie de 1805 à l'accident du camion-citerne, la semaine dernière. Ce dernier m'a laissé une trace noirâtre sur le bitume et des clichés imprimés dans *Detroit Free Press*. Je suis tout ça. Le mur de brique rouge, la cheminée de l'usine fissurée, le lien avec la vie citadine, ses méfaits, ses crimes, ses passions et ses amours. Ceux qui me laissent pourrir. Ceux qui me contemplent, immobiles. Ceux qui m'exploitent jusqu'à la trame. Ceux qui tentent tant bien que mal de me ranimer. Je suis tout ça. Je suis Motor City.

Le jeune homme se gare sur le parking d'un hôtel, passe sa carte de presse toute neuve autour du cou comme une médaille olympique, se jette sur l'épaule un sac en bandoulière et empoigne sa valise. L'instant d'après, il a disparu dans le bâtiment.